

JEAN BRUNE et...

La Révolte

EN 1965, pour une fois, un ouvrage était publié en France qui méritait le Goncourt à l'unanimité des voix. Mais les choses étant ce qu'elles sont et la littérature étant serve elle aussi, le jury préféra adorer une autre Adoration. Jean Brune se consolera de ce prix qu'il n'a pas eu. Ses amis s'en consolent aussi. Satisfait qu'ils sont d'avoir appris qu'il existait dans notre pays un éditeur assez courageux — Robert Laffont — pour donner droit de cité dans ses collections à ce grand livre qu'est « la Révolte ».

Je n'ai pas l'intention de faire ici œuvre de critique. Ce roman, tous ceux qui ont l'esprit libre l'ont déjà lu. Ils savent qu'il s'agit d'un monument qui sera en quelque sorte l'Iliade des Français d'Algérie qui préférèrent le combat à la honte. Mais « la Révolte » n'est pas seulement évocation d'un passé de flammes, de sang, de soufre et de soleil cramoisi. C'est un jalon enfoncé dans le présent, en même temps qu'une méditation projetée dans l'avenir.

Ceux qui sont morts sur l'asphalte de la rue d'Isly, ceux qui sont morts dans les faubourgs d'Oran, de Bône, de Constantine, de l'lemcen, ceux qui sont morts entre les murailles d'un fort à l'aube d'un jour sale, tous ceux-là sont morts pour une idée. Et cette idée dans le livre de Jean Brune devient leit-motiv obsédant, nous prouvant par là que les idées ne meurent que si elles ne valent rien.

Que « la Révolte » nous touche le cœur et l'intelligence

à nous qui, en 62, n'étions pas du côté de l'ordre (Oh ! dérision des mots !) que des mitrailleuses s'efforçaient alors d'instaurer contre la nature des choses, n'a rien d'étonnant. Mais le miracle commence quand ces pages brûlantes et lucides à la fois font découvrir la lumière à des hommes qui ne furent point des nôtres durant la nuit des armes.

Le mérite essentiel de Jean Brune restera, en effet, d'avoir montré à des Français égarés par les propagandes que « les pionniers dispersés sur les rivages arides et les îles de soleil, où ils avaient arraché à des terres maudites des jardins de palme et d'orangers, ne défendaient pas que leurs domaines ». Il a su leur prouver que les Pieds-Noirs se battirent en fait pour une notion de l'Homme et qu'ils furent le symbole d'une fraternité assassinée.

De « la haine qui ressemble à l'amour » à « la Révolte » en passant par le « Journal d'exil », Jean Brune poursuit la même tâche nécessaire. Pèlerin de la vérité et de la justice, il parcourt l'Europe depuis qu'il fut contraint de quitter l'Afrique. Parfois, il accepte de passer quelques heures en Hexagone. Quelques heures seulement. Je l'ai rencontré dernièrement au cours d'une de ces visites furtives au vieux pays. Nous avons eu une longue conversation entièrement enregistrée sur bande magnétique. C'est cet entretien, sans la moindre retouche, que nous publions aujourd'hui. Il s'agit d'un document capital où, partant des thèmes essentiels de « la Révolte », Jean Brune fait le tour des problèmes qui se posent à nous.

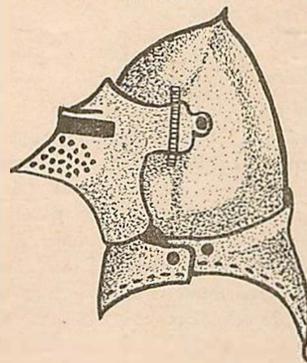
F.E. — Pourquoi avez-vous attendu trois ans pour écrire ce livre qui est une explication de la révolte des Pieds-Noirs ?

J.B. — Puis-je vous rappeler que j'ai publié le « Journal d'exil » au printemps 1963 ? Ainsi sur les trois ans dont vous parlez, il n'en reste déjà plus que deux. Cependant je n'aime pas ces calculs de boutiquiers. Le temps n'a ici qu'une importance relative. En fait, en écrivant le « Journal d'exil » j'ai voulu aller au plus pressé et tenter d'attirer l'attention sur ce qu'était la vie des quelques Algériens et des quelques Français qui, ayant survécu au naufrage algérien, essayaient d'organiser la lutte à l'étranger. Aujourd'hui, je crois que je me suis un peu pressé pour publier le « Journal d'exil ». Une foule de questions reste à traiter sur ce sujet. Il faudra le faire. Je ne sais pas encore quelle forme leur donner. Ces choses-là mûrissent naturellement et un jour apparaît la solution recherchée.

Il en a été ainsi pour « la Révolte ». L'essentiel tient déjà dans les notes jetées sur le papier à Rome pendant l'été 1962. Autour de ce squelette j'ai lentement imaginé et bâti le reste au cours des séjours successifs qui m'ont amené à Tossa del Mar sur la Costa-Brava, à Barcelone et Mallorca. Puis j'ai écrit le livre en quatre mois à Lisbonne. Je sais maintenant quelles sont pour moi les conditions idéales pour écrire un livre : quelques années de réflexion et de notes accumulées, puis une écriture rapide dont dépend sans doute l'unité de ton et de pensée. Il en avait été de même pour « La haine qui ressemble à l'amour ». Ce livre est le fruit de cinq ou six années de courses à travers les djebels, de débats avec les soldats, etc. L'écriture proprement dite ne m'a pas pris plus de quatre ou cinq mois. Encore ont-ils été mouvementés.

Si vous voulez un détail qui aujourd'hui m'émeut beaucoup, quand j'ai été obligé d'entrer dans la clandestinité en Algérie,

Interview recueillie par FRÉDÉRIC EMMANUEL



pour échapper à une mesure d'expulsion, j'ai oublié chez moi le manuscrit de « La haine » et c'est le lieutenant Roger Degueldre qui est allé le chercher, sautant un mur à la barbe des policiers qui stationnaient devant ma porte...

On m'a amicalement reproché d'avoir publié « La haine » trop tard. Je ne pouvais pas faire plus vite. J'étais alors littéralement dévoré par ma tâche de directeur de la « Dépêche Quotidienne d'Algérie ». L'explication vaut pour « la Révolte ».

Si de toutes façons dans l'optique qui nous intéresse, trois ans peuvent nous paraître longs, ils ne sont en réalité pas grand chose. Songez que l'on ne peut pas encore écrire une véritable histoire de l'O.A.S. et que Salan et Argoud, par exemple, sont contraints au silence dans leur prison.

Nous sommes engagés dans une bataille d'idées. Elle n'est pas près de finir. Trois ans n'y changent pas grand chose. Enfin, notez que face au silence de la grande presse totalement soumise, les idées défendues dans « la Révolte » ne peuvent espérer atteindre un certain nombre de Français que grâce au « relai » des Algériens. Or immédiatement après 1962, les Algériens affrontés aux tâches de leur reconversion avaient autre chose à faire que lire et se faire les propagandistes d'une idée ou d'un livre.

F.E. — Il y a dans « la Révolte » à peu près autant de pages offertes à l'intrigue proprement dite qu'aux idées. Que pensez-vous de cette juxtaposition et surtout de cette importance accordée aux idées en regard de l'intrigue ?

J.B. — Notons d'abord qu'un roman sans idées, réduit à l'intrigue pure n'est plus un roman, mais une intrigue policière. L'intrigue, c'est le prétexte. C'est aussi, si l'on va un peu plus loin, l'illustration des idées, leur application. Ainsi le prétexte, c'est-à-dire l'intrigue, me paraît présenter peu d'intérêt. Les idées seules comptent.

Ceci dit, je crois deviner le sens à peine caché de votre question. Vous semblez juger que l'exposé des idées occupe trop de place dans « la Révolte » par rapport à l'intrigue. Vous avez raison. Toutefois j'ai voulu faire un livre de combat plus qu'un roman et j'ai ainsi volontairement sacrifié l'intérêt purement littéraire du livre à l'efficacité de l'outil de combat. Si je voulais faire un roman pur de toute intention politique, je saurais le faire et je le ferai quand je jugerai avoir dit — fut-ce provisoirement — ce que j'ai à dire sur la tragédie algérienne. Mais en ce qui concerne « la Révolte » l'intention politique passe avant le souci littéraire. Un sot — d'ailleurs suspect de gaullisme inconditionnel — a dit que « la Révolte » était un bon roman, hélas « cloué par des bavardages inutiles ». Je vois bien là le bout de l'oreille de l'âne... Ces « bavardages inutiles » sont justement pour moi l'essentiel. Je suppose qu'ils le sont aussi pour vous. Mais comme ils gênent l'intéressé dans ses récitations, il les condamne...

Je sais depuis longtemps que rien n'est plus anti-romanesque que le souci d'expliquer et de démontrer. Mais « La haine qui ressemble à l'amour » et « la Révolte » sont des livres dans lesquels le roman a été volontairement et délibérément sacrifié au bénéfice de l'explication et de la démonstration. La difficulté

consiste à tenter de faire quand même des livres lisibles malgré le handicap imposé par la démonstration et l'explication.

F.E. — Pour quelle raison avez-vous choisi de décrire notre drame dans l'abstrait, c'est-à-dire en vous dégageant de l'anecdote, en prenant vos distances avec l'événement et le cadre même où se déroula l'action ? « La Révolte », en effet, par delà les faits, se hisse jusqu'à la dimension du mythe. Pensez-vous que cette façon d'aborder un sujet maudit puisse faire que votre message soit mieux compris de ceux qui ne voulaient jamais entendre nos raisons ?

J.B. — Oui, je le crois. Surtout à l'étranger, par exemple, et peut-être face à l'avenir. D'autre part, l'engagement d'un écrivain ne le dispense pas des soucis littéraires. L'essentiel reste à mes yeux l'engagement, mais celui-ci étant respecté rien n'interdit de rêver d'une haute qualité littéraire, même — et peut-être surtout — si l'on a peu de chances d'y atteindre. Dans cette perspective une certaine distance prise avec l'anecdote, l'événement, le sujet, le prétexte me paraît indispensable.

Déjà dans « la Haine qui ressemble à l'amour », l'action se passe dans un lieu algérien imaginaire. Ainsi le roman concerne-t-il plus aisément toute l'Algérie. « La Révolte », c'est la révolte des Algériens, bien sûr; mais ce peut être demain celle des Français...

F.E. — Vous écrivez au début de votre livre « tout ce que l'homme a accompli de grand est un défi jeté au bon sens et aux économies raisonnables ». Cette phrase prononcée en pleine tourmente algérienne avait un sens qui ne pouvait alors échapper à aucun d'entre nous. Pensez-vous qu'aujourd'hui elle conserve tout son poids pour les fils des steppes exilés sur le vieux continent ?

J.B. — Bien sûr ! Si vraiment, comme je le crois, « tout ce que l'homme a accompli de grand est un défi au bon sens et aux économies raisonnables », pourquoi imaginer que ce qui a été vrai tout au long du passé, cesse brusquement de l'être à partir du 1^{er} juillet 1962 par exemple ? Le 1^{er} juillet 1962 n'est une date importante pour nous que parce qu'elle est celle de l'échec apparent, de l'humiliation, de la colère et de toutes les misères nées de la dispersion. Si je ne craignais pas un affreux pastiche, je dirais que nous avons perdu une bataille à cette date-là. Dans le contexte d'un combat élargi, par exemple la défense d'une certaine notion de la civilisation contre le danger totalitaire et matérialiste marxiste, cette date du 1^{er} juillet 1962 n'est plus qu'un jalon posé dans le passé. L'expérience que nous en tirons éventuellement peut modifier certaines de nos dispositions tactiques ou de nos intentions. Elle ne change rien à notre credo ni aux vérités permanentes dans lesquelles il se fonde.

Je crois que l'idée que « tout ce que l'homme a accompli de grand est un défi jeté au bon sens et aux économies raisonnables » est justement l'une de ces vérités permanentes. Elle peut

JEAN BRUNE...

paraître mince. Ce n'est qu'une apparence. Tout ce qui autour de nous appelle à l'abandon, au désengagement, se recommande hypocritement de la raison et du bon sens, entendus à travers une interprétation étriquée. On montre les difficultés et le peu de chances raisonnables d'en venir à bout, dans l'espoir que ce bilan pessimiste nous conduira au renoncement que l'on espère. Mais le renoncement s'appelle capitulation. En 1916, Lénine avait peu de chances raisonnables de renverser le Tzar et à Poitiers Charles Martel peu de chances raisonnables de venir à bout de la marée arabe qui avait submergé une partie du monde connu.

L'Histoire ne cessera pas d'être écrite à partir de ces défis en apparence déraisonnables. Ils sont la revanche des individus et des petits groupes unis et durcis par une foi. Dans notre conversation tout à l'heure vous parliez des élites... L'élite, les élites, ce sont, entre autres choses, les hommes qui n'ont pas peur de forcer l'apparent impossible à entrer dans le domaine du possible; ceux qui, en tout cas, osent le tenter. Ils vont parfois à l'échec, mais l'échec régénère et forge. Les hommes de grande race en sortent toujours grandis. Parfois aussi ils forcent le succès. Les commentateurs se chargent après d'expliquer en quoi ce succès était prévisible et en quelque sorte raisonnable...

Pour l'instant la raison et le bon sens, ce sont les arguments avancés pour nous démobiliser moralement. Ils nous sont suspects.

F.E. — « La Révolte » est le cri d'un inspiré aux prises avec les sceptiques. Même vaincus, même dispersés, les inspirés et ceux qui savent les écouter doivent être, vous nous le dites, un germe pour demain. Quel est, selon vous, le rôle du Pied-Noir dans la Cité métropolitaine ?

J.B. — Justement un germe ! Il y a deux façons de l'être qui ne s'excluent pas mais se complètent. Les Algériens forment d'abord une multitude de noyaux d'informations dispersés à travers tout le territoire métropolitain. Les Français ne sont pas nécessairement coupables de l'abandon de l'Algérie. Ils ont été trompés par les falsifications de l'information. Chaque Algérien replié en France doit s'efforcer de rétablir la vérité, rappeler inlassablement des faits, rectifier des erreurs, réfuter des mensonges ou des calomnies, montrer le long martyr algérien et expliquer que si l'on pouvait effectivement envisager un repli de la France de ses positions d'outre-mer, le repli devait s'effectuer de toute autre façon que la façon ignominieuse qui a été choisie. Ceci n'est pas ressasser le passé mais préparer l'avenir...

La seconde tâche qui s'offre aux Algériens est la même que celle qui s'impose à tous les Français de bonne volonté en qui le souci de l'avenir français ne s'est pas définitivement effacé derrière les préoccupations égoïstes du confort matériel. C'est une tâche d'étude. Les nôtres ont manqué de culture politique. Voici venu le temps de combler cette lacune. Tout homme qui ne met pas à profit le répit offert par les événements pour se cultiver politiquement et intellectuellement, est indigne de jouer un rôle quelconque. On dit que la France est dépolitisée. C'est vrai. Ceci revient à dire que les Français s'endorment dans une apparente prospérité et s'en remettent à d'autres de la défendre. Le confort matériel, l'argent, deviennent un but.

« Ne faites pas de politique — disait à peu près Charles Maurras — la politique vous rattrapera ». Les Français d'Algérie savent qu'une politique décidée ailleurs peut remettre en cause la prospérité. La fortune matérielle, la paix, sont comme la santé physique : un bonheur qu'il ne faut pas remettre en cause par des imprudences et sur lequel il convient de veiller jalousement.

Il appartient aux Pieds-Noirs de réfléchir sur leur malheur, de remonter aux causes, de percer les mythes désastreux qui empoisonnent l'Occident et la France, ou la France et l'Occident, et de former une vérité politique capable de les protéger d'une seconde ruine. C'est en ceci qu'ils peuvent être germes. Et à cette condition ils feront de la défaite algérienne un élément régénérateur.

Je voudrais ajouter que cette vérité politique rédemptrice ne peut pas être révélée, car alors, elle ne serait qu'un slogan que les Pieds-Noirs réciteraient. Elle ne peut être que le résultat d'une recherche, d'un engagement. Et cette volonté de recherche est déjà une victoire. Il faut toujours revenir à la même évidence : la démarche seule compte.

F.E. — Une certaine forme de violence s'est éteinte avec notre départ d'Algérie. Pensez-vous que le vieux continent puisse muer favorablement sans le recours à une nouvelle violence ?

J.B. — Voici la question-piège par excellence !

Notez d'abord une idée simple, une évidence sur laquelle je reviens souvent dans « la Révolte » : la violence a toujours tout résolu contre nous et pratiquement presque tout résolu dans l'histoire. Le slogan que l'on nous jette souvent : la violence ne résoud rien est un piège, lui aussi.

Toutefois, il convient de formuler une mise en garde importante. La violence ne résoud rien si elle n'est pas le couronnement de la pensée. En ceci elle est comme la guerre selon Clausewitz : « proiongement violent de la politique ». Ici, il y a prolongement violent de la réflexion.

La révolution de 1789 est violente. Mais elle est le brusque couronnement d'un demi siècle de méditations politiques des philosophes. Il en est de même de la révolution de 1917. Elle est l'aboutissement de la pensée de Proudhon, Hegel, Engels, Marx et Lénine.

La route est donc tracée. La violence ne résoud rien si elle n'est pas précédée par une prise de conscience, une réflexion, des années de méditation politique. Cet effort est manifestement en cours. Les mythes politiques qui ruinent l'Occident s'usent vite. Il semble toutefois que la réflexion ne soit pas mûre. Il reste beaucoup à faire pour que les évidences qui s'imposent à une élite s'imposent aux masses. Voilà la grande tâche de l'élite dont nous parlions tout à l'heure. Le reste est attente de l'incident imprévisible.

En 1789 ce fut la convocation des Etats Généraux; en 1917, la guerre. Mais tous les observateurs ont montré que même après le 14 juillet 1789 la Révolution pouvait toujours tourner court. Il a fallu que les révolutionnaires poussent vigoureusement à la roue. Il en est de même en 1917. Il y a le prétexte fortuit ou provoqué et la volonté obstinée de l'exploiter.

Nous ne pouvons pas présager du prétexte. Mais dans l'état actuel du monde il peut surgir tous les jours. Il y a trois ou quatre ans on ne pouvait pas imaginer la grave scission du monde communiste qui est intervenue depuis. D'autres exemples fourmillent. Bandoeng fut une terrible menace. Le second Bandoeng prévu à Alger fut étouffé dans l'œuf... Enfin, il y a quelques années qui eut imaginé l'Amérique engagée comme elle l'est dans la guerre indochinoise ?

Tous ces éléments sont favorables. Nous allons irrésistiblement vers « l'incident » qui provoquera le dénouement. Tout incline

JEAN BRUNE...

à penser qu'il sera violent et concernera toute la planète désormais inéluctablement partout engagée.

Le reste est vigilance. Les mouvements qui réussissent sont ceux qui sont bandés vers la réussite, l'appellent, la veulent passionnément et sont toujours prêts à la conquérir. L'image de l'eau reste la plus éloquente... de l'eau qui pèse silencieuse sur la digue, attend que s'ouvre la moindre fissure, s'y infiltre, l'élargit, la fait éclater en brèche et s'y engouffre et dévale, irrésistible. La formule de Maurras reste vraie. Nous devons agir comme si chaque matin qui se lève devait être le matin qui décidera du sort et nous tenir prêts à l'exploitation immédiate d'une chance à naître que nous attendons. Sommes-nous préparés à cette exploitation ? Certainement non. Voilà la tâche de nos militants et celle de nos intellectuels; c'est-à-dire de nos élites.

F.E. — *Pensez-vous que les vaincus d'Algérie puissent, par une action politique précise, tenter d'enrayer le processus de dégradation qui se poursuit à l'heure même où ils s'efforcent de survivre sur le sol de la vieille patrie ?*

J.B. — *Survivre est un droit et un devoir. Assurer la sécurité matérielle de leur famille est pour les chefs de famille algériens le droit le plus élémentaire. C'est en même temps un devoir parce que nous ne pèserons sur l'avenir français commun qu'à la condition de survivre et de devenir forts matériellement et spirituellement. Et nous voudrions, nous devons vouloir devenir forts justement pour peser sur l'avenir.*

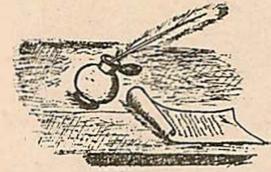
Les Français d'Algérie ont été spoliés en Afrique de leurs biens et de ce qui était leur raison de vivre. Ils rebâtissent en Métropole une vie nouvelle et tentent de reconstruire une prospérité. Ils doivent savoir que seule l'action politique qu'ils choisiront fera qu'ils ne seront pas ruinés une seconde fois. Il serait aberrant de s'épuiser à reconstituer des fortunes et de se désintéresser des moyens de les défendre et de les transmettre.

Vous parlez très justement d'un processus de dégradation. C'est ce processus de dégradation qui est la cause du désastre algérien. Vous dites encore très justement qu'il se poursuit actuellement. Ce que les Algériens peuvent espérer d'une action politique, c'est de n'être pas dépouillés une seconde fois par le même phénomène qui les a dépouillés en Afrique. Ici, il s'agit moins d'espérer que de vouloir.

F.E. — *L'âme algérienne a-t-elle un avenir ?*

J.B. — *Parlons plutôt des vertus des Algériens. Elles sont avant tout dynamisme, acharnement au travail, sens des solidarités et notion d'une certaine force de l'engagement pris dans son sens noble. Il y a un avenir de ces vertus. Il faut les cultiver. Le dynamisme et l'obstination au travail se cultivent eux-mêmes. Ils sont « dans la peau » des Algériens et suscitent leurs propres progrès. Les solidarités indispensables doivent être défendues, veillées, entretenues farouchement. En elles dort notre force ou une part de notre force. L'aptitude à l'engagement relève d'une chaleur humaine qui est l'un de nos trésors. Il ne faut pas la laisser pourrir dans l'égoïsme du confort qui sclérose et paralyse les foules métropolitaines.*

Puis-je parler ici d'une qualité africaine qui paraît mineure, frivole et me semble au contraire cardinale : la gaieté. Les communautés tristes sont déjà des communautés soumises. Les jeunes gens du style « beattle » sont déjà soumis. Leur révolte est apparente, dérisoire. La vraie révolte est explosion de gaieté, défi



UNE VERITE SIMPLE

« Ils se battaient pour cette vérité simple qui est le droit des hommes à ne pas être chassés de leurs souvenirs, inséparables d'une certaine lumière des midis, d'une transparence des nuits, de la farouche beauté des paysages de pierre, ou du charme un peu canaille des faubourgs où l'on se grise de l'encens qui monte des braseros attisés par le vent de mer... et où les voix des filles font écho aux chansons des vagues. Ils se battaient pour autre chose que, même poussés à bout, ils n'osaient pas dire. Ils avaient conscience d'être devenus troupeau dans lequel la mort prélevait chaque jour sa part de victimes, et que de surcroît, l'on poussait vers des destinées arrêtées par ailleurs, mais qu'ils subiraient comme les étapes d'un calvaire. Ils étaient comme toutes les masses humaines, pâte que l'on peut pétrir avec des mots; les mots sonores, les mots tambours et les mots fifres, et ceux qui claquent comme des étendards... »

LE MENSONGE

« Quand on élève le mensonge au rang d'une technique de gouvernement, vient un moment où les foules trop longtemps dupées se lavent des mystifications dans la révolte. »

ESPERANCE ET FERVEUR

« La vie continuait, mais secondaire désormais, et comme plaquée artificiellement sur l'essentiel qui était la révolte. Les gens allaient à leur travail comme autrefois. Mais ce n'étaient plus les déambulations moroses des transhumances quotidiennes, les ruées animales du matin et du soir. Le geste de quelques clandestins qui, les mains nues, s'étaient dressés contre l'énorme appareil de l'Ordre, avait arraché des centaines de milliers d'hommes et de femmes à leur condition de troupeau. Les foules avaient désormais un trésor à partager et à défendre : l'espérance. La conscience de cette solidarité régènerait la ville. Elle se haussait à l'échelle des pures ferveurs. Elle faisait retraite, à la veille des farouches communions de la révolte. »

JEAN BRUNE...

de la gaité. Nos chansons, notre argot ne sont pas seulement folklore, ils sont source de vie, expression d'une vitalité.

L'âme algérienne sera ce que saura en faire notre fidélité à un souvenir. C'est-à-dire, en fin de compte, notre colère. Il ne faut pas oublier... Il ne faut pas oublier. En d'autres termes, nous devons devenir des Français loyaux, mais qui n'oublient pas la mauvaise action qui leur a été faite et confondent la réparation avec le redressement français.

F.E. — Les prophètes — et je pense ici à l'un des héros de votre livre, la Barbera — ne sont-ils pas condamnés dans le cauchemar climatisé de l'univers mécanique ?

J.B. — Notez que c'est un peu par dérision que j'ai baptisé La Barbera, le Prophète. J'avais besoin d'un personnage qui exprimât le contexte d'idées qui prête un sens élargi « la Révolte ». Ces idées étaient difficiles à manier. Pour les rendre moins austères, j'ai imaginé de les faire dire par un original et un opticien connu en Espagne m'a fourni le nom de La Barbera.

Pour le reste, notez encore que les prophètes sont toujours condamnés. L'essentiel n'est pas dans leur condamnation, ni dans l'éventuelle surdité des foules, mais dans l'avertissement. L'acte du prophète est un acte de foi. Il témoigne d'une certaine lucidité.

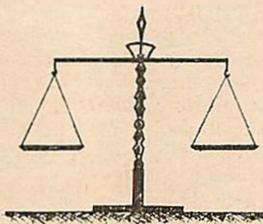
F.E. — « La Révolte » me paraît être le livre de l'engagement. A la page 288 vous écrivez : « Je ne veux pas être le troupeau que l'on pousse ni le chien mort dans le courant. » Cet engagement pour vous n'est pas strictement politique. Il s'agit davantage d'une prise de conscience des bouleversements qui affectent notre civilisation en cours de mue. Dans un contexte sociologiquement massifié cet engagement ne concerne en somme que les élites. Trois questions se posent ici :

- A) Les élites existent-elles en tant que force ?
- B) Comment définissez-vous la mission des élites ?
- C) Que peuvent espérer les élites ?

J.B. — Je répondrai dans l'ordre...

A) Une élite est toujours une force. Il reste à savoir si la philosophie politique de l'Occident reconnaît cette force ou au contraire la dédaigne, ce qui revient à dire qu'elle la paralyse. Poser la question, c'est y répondre. Le mythe démocratique nie l'élite et ne reconnaît de force que dans l'aveugle pesée des masses. Le choix est là. Elite ou masse. Intelligence ou nombre.

B) Revenons à une idée déjà exprimée. Les élites sont germes. Elles étudient et jugent hors des pressions exercées par les inté-



rés ou les passions. Elles avertissent et elles appellent. En outre, elles prévoient. Si l'on peut se permettre d'employer ici une image un peu audacieuse empruntée au vocabulaire de la science

moderne : l'élite c'est le radar d'une communauté, d'une société.

C) Je crois que les élites n'espèrent pas. Elles veulent. On espère le beau temps, ou l'orage, mais on ne peut rien pour qu'ils arrivent. Il y a dans le mot espérer quelque chose de passif qui me déplaît confusément. Les élites sont actives.

F.E. — Samar, le héros-clé de « La Révolte » est plus qu'un intellectuel. C'est un artiste. Comment situez-vous l'intellectuel dans notre civilisation ?

J.B. — Il me plaît que vous ayiez fait la différence... Plus qu'un intellectuel, un artiste... Les artistes sont l'aile inspirée des intellectuels. Ce sont eux qui prêtent aux recherches, aux démarches, aux angoisses de l'esprit cette forme qui les grave dans la mémoire des foules.

Un ami lisant le manuscrit de « la Révolte », m'avait dit : « Samar est invraisemblable parce qu'il est un artiste. » Peu importe. J'ai voulu que Samar fut un artiste pour deux raisons. La première, c'est que je voulais lui faire exprimer des idées qui sont celles d'un artiste. La seconde, c'est que j'ai voulu montrer par là l'indispensable engagement des artistes dans la crise gigantesque que traverse la civilisation.

Pendant la dernière guerre, j'ai remarqué que tous les artistes ou prétendus tels, jusqu'aux plus manifestement médiocres, avaient fui les batailles et s'ils étaient mobilisés, s'étaient fait affecter à des tâches dérisoires où ils ne couraient aucun danger, même léger. Péguy, Psichari, Alain Fournier, entre autres, ont été tués entre 1914 et 1918. Appollinaire, Dorgèlès, tant d'autres, étaient des combattants. Quand les artistes refusent de se battre pour une civilisation, c'est qu'elle a cessé de l'être et n'est plus qu'une sorte de confort intellectuel ou matériel. Eschyle a combattu à Marathon...

Quand on emploie le terme un peu usé d'intellectuel, sans doute serait-il important de faire la juste part de l'intelligence et du caractère. L'intelligence sans caractère n'est plus que vertige de jeux funambulesques. Le caractère prête une ancre et un sens à l'intelligence. Un mouvement de la pensée française a un peu tendance à rendre l'intelligence responsable de la confusion moderne. Ceci est une erreur. L'absence de caractère est davantage coupable, autant qu'une absence puisse être coupable...

Finalement cette question rejoint une précédente : celle concernant le rôle des élites. Les intellectuels sont justement une partie de l'élite.

Notre temps considère volontiers les intellectuels comme des êtres flottant dans un milieu auquel rien ne les rattache. Ils évoluent dans l'abstrait des idées. Cependant ils pèsent sur le concret des situations. J'étais dans la tourelle d'un char face à l'Afrika Korps de Rommel, lorsque j'ai entendu Gide parler à la radio de Tunis de la tour d'ivoire, seule habitation possible pour un artiste. Mais si nous avions tous rallié ce logis confortable, je crains que les hautains refuges de Gide n'eussent été menacés.

Chose curieuse, tous les intellectuels dits de gauche qui prêchent le désengagement sont en fait engagés. En somme, ce n'est pas réellement l'engagement que l'on condamne, c'est l'engagement du « mauvais côté ». Ceci pourrait nous être une leçon.

Au reste je me suis expliqué à plusieurs reprises sur ce sujet dans « la Révolte », en particulier à travers la conversation entre Samar et le colonel Vannier. C'est un sujet inépuisable. L'un des centres de débat qui nous préoccupe. Il est clair, par exemple, que l'intelligence devient suspect si elle oublie ses

JEAN BRUNE...

fins humaines et délire dans les jongleries abstraites de la pensée. Le monde moderne a oublié que l'art suprême et celui qui prête un sens jusqu'au terme civilisation, c'est l'art de vivre. Et l'art de vivre ce n'est pas seulement raffinement d'esthète, mais peut-être aussi aménagement harmonieux de la société pour que les hommes s'y sentent accueillis et non pas abandonnés.

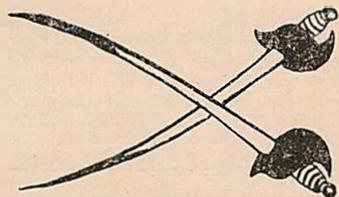
F.E. — Depuis de longs mois vous vivez en Espagne. Que représente l'Espagne pour vous ?

J.B. — Je ne suis pas en Espagne pour une raison de choix politique. J'ai vécu clandestinement à travers l'Europe pendant quatre ans. La récente régularisation de mes titres d'identité me permet de rentrer en France. Mais je ne veux pas y vivre. J'étais l'ami de Roger Degueldre. Je suis celui du colonel Antoine Argoud ou de Jo Ortiz, de centaines d'hommes qui sont en prison, de Philippe Sergent et des capitaines, mes camarades de combat qui sont contraints de vivre en exil sous de fausses identités. Je me veux solidaire de leur sort. Je ne rentrerai en France qu'avec eux et quand les prisonniers seront rendus à la liberté.

Ceci dit, j'entends profiter de l'errance pour faire halte où j'en ai envie. J'ai vécu un hiver seul dans une pinède de Tossa de Mar, un été à Barcelone, un autre hiver à Mallorca, l'île heureuse et un an à Lisboa, à l'embouchure du Tage. Me voici à Séville. J'ai une maison bleue dans les jardins d'Héliopolis, qui sentent le jasmin et l'oranger comme ma maison du balcon de Saint-Raphaël à Alger. Le soir s'éteignent les lumières. Il ne reste devant choqué façade que les veilleuses allumées devant les images de la vierge de la Mocaréna. Entrevues à travers les palmes, les bouguinillées, les chèvrefeuilles, elles prêtent une magie au silence. J'ai besoin de ce silence pour travailler. Quand je serai las de Séville, j'irai en Sicile. Ce sera une étape sur le chemin de la Grèce.

Cependant j'aime l'Espagne. Tout ici est authentique et les Espagnols gardent leurs distances avec cette frénésie qui emporte l'Europe. Enfin les courses de taureaux me fascinent. Je m'en suis expliqué dans le « Journal d'Exil ».

Puis-je dire que partout j'ai trouvé des amitiés émouvantes, partout vu la fidélité des nôtres à une idée et une bataille. Ceux-là sont vraiment germe dans leur dénuement. Enfin, j'ai assisté au « miracle Pied-Noir », parce que partout j'ai vu les Algériens s'empoigner avec l'aventure qu'est une vie recommencée. La France ne saura jamais quelle sève elle a laissé se perdre et qui s'en va maintenant couler sur des terres étrangères...



Du " Pain de Sucre " à la Côte d'AZUR

La Mer 19, Rue d'Italie
à NICE 06

vous offre tous les coquillages et crustacés

DÉGUSTATION, AMBIANCE et QUALITÉ Pieds Noirs

La Révolte - La Révolte - La Révolte

LA FIERTE RETROUVEE

« Les hommes qui se lançaient, les mains nues, contre les pelotons de gardes et les chenilles des chars (...) ne se battaient pas pour des victoires. Vaincre leur était devenu indifférent. Ils l'avaient dans la rédemption de la violence les années au cours desquelles on les avait dupés, les années de soumission dégradante. Peut-être n'ont-ils pas eu conscience. Mais ils allaient au combat, pieds nus, pour retrouver leur dignité d'hommes. Ils offraient leur vie en sacrifice à la fierté retrouvée. »

LE DETONATEUR

« Je crois aux noyaux irréductibles, dont la détermination pèse finalement plus que les escadrons de gardes... Si nous attendons, pour agir, de disposer de moyens évidemment supérieurs, nous n'agissons jamais et nous irons grossir le troupeau des vaincus et des soumis... La ville se tait et se terre, parce qu'elle a peur et parce que les collectivités n'ont pas le sens du défi; mais si elle découvre qu'il existe une poignée d'hommes décidés qui entendent se battre elle se joindra peut-être à eux d'un seul coup, toute entière mobilisée par la brusque révélation d'une espérance. L'équilibre des forces peut en être changé. L'histoire fourmille d'exemples de ce genre. Elle enseigne que beaucoup de gestes, en apparence déraisonnables, ont joué le rôle de détonateurs et bouleversé l'ordonnance des choses. C'est l'éternelle chance offerte aux individus, contre les masses qui sont des monstres mous. C'est la revanche de l'intelligence, contre la pesée aveugle des forces entassées. »

SOLDATS ET MERCENAIRES

« ... La guerre est devenue politique. Elle met en cause des notions contradictoires de civilisation. C'est la grande révélation des batailles qui nous ont menés depuis les antipodes jusqu'ici. Que la guerre soit devenue politique signifie que chaque homme doit désormais se familiariser avec les idées qui menacent à la fois, la communauté à laquelle il appartient et la civilisation qui soude cette communauté et lui prête un sens. Il y a là un devoir aussi impératif que le maniement des armes; car dans cette nouvelle forme de guerre, les idées sont plus importantes que les armes... La vieille notion de soldat disparaît. Naît celle de militant. Il ne suffit plus de commander. Il faut aussi convaincre. Et si le soldat obéit à des ordres qui lui paraissent incompatibles avec la défense de la civilisation à laquelle il appartient, c'est qu'il n'est d'aucune civilisation. Il retrouve l'antique état de mercenaire. »